

Antigone, Canada, 2012, 1 h 27

Élie Castiel

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

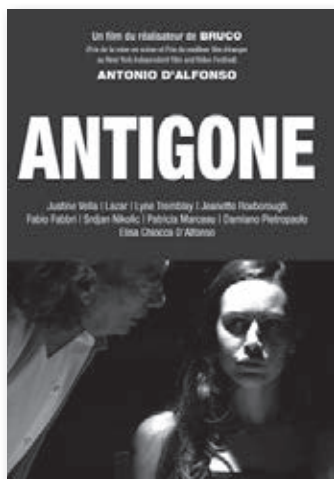
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2012). Compte rendu de [*Antigone, Canada, 2012, 1 h 27*]. *Séquences*, (281), 36–36.

Antigone

L'histoire: fille d'Œdipe, Antigone s'oppose à son oncle Créon, grand despote, qui refuse une sépulture à Polynice, déclaré traître à sa cité. La jeune femme est alors condamnée à être enterrée vivante pour avoir bravé cet ordre. Auteur, traducteur, professeur et homme de théâtre, Antonio D'Alfonso propose une œuvre minimaliste axée principalement sur la notion du plan en tant qu'instrument d'intervention. Le récit n'est que prétexte, servant essentiellement à faire avancer la logique des événements. Sans aucun doute influencé par ses origines littéraires, le réalisateur structure son récit en chapitres, comme s'il s'agissait d'une œuvre écrite.



Il y a d'abord *Ismène*: le plan ici est fixe; c'est la gestuelle du corps qui exprime les différents motifs. Des mains ne cessent de s'enchevêtrer les unes aux autres, le drame éclate. On passe aussitôt à des cadrages plus bergmaniens, qui suscitent l'admiration; on explique la relation entre Antigone et Ismène. Dans le chapitre 2, *Eurydice*, on a recours aux dieux. Il est question de contrastes et d'antinomies: la guerre et la paix, la vie et la mort, la nature

et la rébellion. *Hémon* donne à voir, quant à lui, quelques merveilleux moments de tournage où l'improvisation est mise à contribution, donnant au film un air d'authenticité. Dans *Créon*: la mise en scène devient sujette à des rencontres entre le despote et d'autres personnages. La fiction s'impose plus directement. Suivront *Le Messager*, où le mime a droit de cité, offrant un champ/contrechamp magnifique entre ce personnage et Créon, créant aussi une formidable opposition au niveau du tempo, du geste et de l'espace, et *Antigone*, où l'héroïne affirme que «rien n'est plus noble que l'homme», confirmant sa prise de position. Suite à sa rencontre avec Hémon, elle fera ses adieux dans *Addio*, moment bouleversant sur le plan de l'interprétation. *Tirésias aveugle et son guide*, interprété par deux comédiennes, et *Les Trois Suicides* nous conduisent à la mort d'Antigone, bien sûr, mais aussi d'Eurydice et de Créon, suite au suicide de son fils Hémon.

Pour accentuer la puissance de cet ensemble tragique filmé dans un décor intimiste et contemporain, le cinéaste a enfin recours au noir et blanc, appuyé par un travail exceptionnel au niveau du son et des éclairages.

ÉLIE CASTIEL

■ Canada 2012 — 1 DVD — **Suppléments:** Aucun — **Durée:** 1 h 27 — **Réal.:** Antonio D'Alfonso — **Scén.:** Antonio D'Alfonso, d'après l'œuvre de Sophocle — **Images:** Jay Guerriere — **Mont.:** Gary Blakely — **Mus.:** [Cindy] Valentine Leone — **Int.:** Justine Vella, Lazar Rockwood, Lyne Tremblay, Srdjan Nikolic, Jeannette Roxborough, Fabio Fabbri — **Dist./Contact:** Guernica.

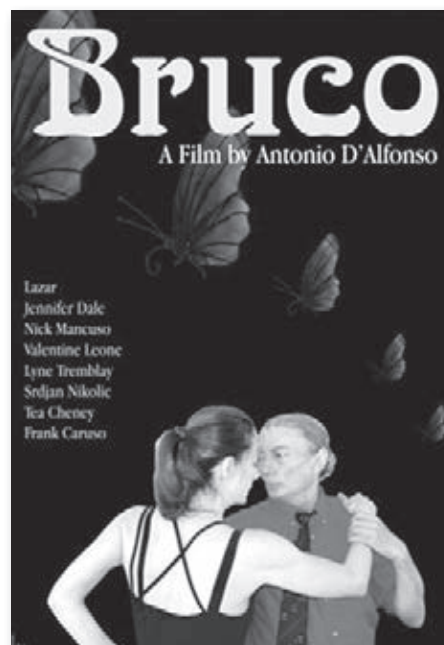
Bruco

Le premier long métrage d'Antonio D'Alfonso a été tourné en trois jours, à Toronto, durant l'été 2005. Mais c'est avant tout une proposition, un de ces films qui se font à partir d'une idée passagère, d'une certaine façon à l'état embryonnaire. Et ensuite une rencontre, ou des rencontres, et soudain on voit le tournage s'accomplir, comme une chose tout à fait normale qui devait se réaliser. *Bruco* est également le récit d'un personnage autobiographique, particulièrement dans les rapports qu'il entretient avec son entourage, et notamment avec les femmes. Car ici, c'est le verbe *aimer* qui prédomine, caressant les protagonistes comme s'il n'y avait pas de lendemain. On parle, on discute, on se fâche et on se réconcilie. La nature même de la fiction est ici multipliée par un nombre indéfini qui s'appelle mise en scène. D'où ces plans souvent fixes qui obligent la caméra à ne pas se déplacer de peur de se tromper, agissant également comme instrument de témoignage.

Il y Ana, Monica et Maya, toutes belles, aussi désirables que spontanées; chacune a sa propre notion de l'amour, du plaisir et du partage. Devant la caméra, elles sont plus vraies que nature, prudemment impudiques dans les mots, sensées dans leurs idées, des femmes d'aujourd'hui. Autour d'elles, Bruco, l'homme, le séducteur, le créateur qui change souvent de nom, comme pour cacher ses véritables intentions. Tantôt il est Bruco, tantôt Tony Amoroso. Qu'elle est sa véritable identité ?

Qu'importe, puisque *Bruco* est fait de sensations et de paroles, de réflexions sur la vie, sur l'amour et sur l'art complexe de la création. Axée sur le principe de la théâtralité, la mise en scène s'approprie l'espace pour mieux l'amadouer, offrant autant aux personnages qu'à la caméra l'occasion d'entreprendre une réflexion sur la nature même de la fiction. Les bruits et les sons, surtout extérieurs, nous rappellent que dehors la vie continue et qu'à l'intérieur on tourne quelque chose qui lui ressemble. Et *Bruco*, c'est aussi la rencontre avec le père, être impénétrable qui, d'une façon ou d'une autre, demeure pour l'homme, la source indéniable de son héritage culturel et idiosyncrasique. ☹

ÉLIE CASTIEL



■ Canada 2005 — 1 DVD — **Suppléments:** Aucun — **Durée:** 1 h 30 — **Réal.:** Antonio D'Alfonso — **Scén.:** Antonio D'Alfonso — **Images:** Jay Guerriere — **Mont.:** Antonio D'Alfonso — **Mus.:** Valentine Leone et autres — **Int.:** Lazar Rockwood, Frank Caruso, Jennifer Dale, [Cindy] Valentine Leone, Nick Mancuso, Srdjan Nikolic, Lyne Tremblay — **Dist./Contact:** Guernica.